

À L'ENCRE DE MES MOTS, LE MOULIN RICHARD DE BAS



Je vais te raconter la plus belle histoire qui soit. Cette histoire est la mienne et sans moi, tu n'aurais pas eu connaissance de l'extraordinaire aventure de l'Humanité. Moi, j'aime bien les légendes car il y a toujours une part de mystère et de vérité. En fait, je dois mon existence à l'état naturel des choses. Sous l'action de la salive et des fibres de cellulose arrachées aux végétaux pour construire leur nid, les guêpes, patiemment avec leurs mandibules, me transforment dans une matière plus connue sous le nom de papier. Tsai-Lun, un Chinois, vers 105 de notre ère, codifia ma fabrication et, ainsi, je suis devenu, après bien des années, le support privilégié de l'écriture. J'ai surpassé très vite les autres supports de la pensée humaine comme les tablettes d'argile utilisées par les Assyriens, le papyrus par les Égyptiens ou plus récemment le parchemin en peau de mouton dont se servaient les moines pour les textes religieux.

Ma deuxième naissance remonte à l'an 1326 ; je tiens beaucoup à cette date car elle m'a donné un nom, Richard de Bas et un lieu pour grandir et m'épanouir sous le travail minutieux des maîtres et des compagnons papetiers : Le Moulin Richard de Bas à Ambert, classé monument historique. Tu auras compris que j'aime les légendes et l'idée selon laquelle trois croisés auvergnats me ramenèrent de Damas me plaît bien d'autant plus que j'ai été ballotté de guerres en guerres et que j'ai été au contact successivement des civilisations chinoise, musulmane puis chrétienne. Au moulin Richard de Bas, je me sens définitivement chez moi. Aujourd'hui, je suis même exposé à tous les regards dans le musée historique du papier et je dévoile pour les curieux les secrets de ma lente gestation, enfin pas tous, tu connais mon goût pour le mystère.

Pour t'offrir les plus belles pages de ma vie, j'ai besoin de deux composants essentiels, oh rien de très compliqué à trouver, je me contente de vieux chiffons et d'eau. Pour les chiffons, j'affectionne tout particulièrement ceux de couleur blanche, de préférence en toile de lin, de chanvre ou de coton et pour l'eau, il me suffit de puiser dans l'eau pure du torrent avoisinant. Les chiffons, triés puis débarrassés de tous les objets inutiles comme les boutons ou agrafes sont ensuite découpés en petits morceaux. Je suis alors conduit à la salle des maillets que moi j'appelle la salle de torture car je subis pendant une trentaine d'heures le martèlement incessant des lourds maillets dans un vacarme étourdissant.

Déchiqueté, transpercé, violenté, je suis déversé en lambeaux dans cinq piles différentes pour devenir lentement sous les coups des marteaux, une pâte à papier onctueuse à souhait.



Salle de la cuve

La suite est plus tranquille lorsque je suis versé dans la cuve d'une contenance de 1 500 litres. Je baigne dans mon jus, je suis légèrement réchauffé puis brassé fréquemment avec un long bâton afin que mes fibres de cellulose soient bien maintenues en suspension. Pour me rendre propre à l'écriture, de la colle à base de résine de pin ou colle végétale à base d'amidon est ajoutée à l'eau de mon bain. C'est là qu'à chaque fois, le miracle s'accomplit. Dans une alchimie savante, je deviens une feuille sous les gestes sûrs et minutieux de l'ouvreur. Recueilli dans la forme ou passoire, je perds de mon eau le temps de l'égouttage avant de basculer très vite entre les mains du coucheur. Ce dernier, après une légère pression exercée sur la forme ou tamis, me couche délicatement à son tour sur un feutre de laine, l'opération se répétant cent fois pour former une pile ou porse de cent couches de pâtes séparées chacune par un feutre. Je passe ensuite à la salle de pressage. Cette action, menée par quatre ouvriers actionnant le cabestan, me fait perdre jusqu'à 80 % de mon eau et la pile se trouve réduite au tiers de sa hauteur.

Enfin, le moment de libération tant attendu arrive. Je suis débarrassé de mes feutres par l'ouvreur et le coucheur dans une opération appelée levage. Je reste encore à ce stade très fragile mais je suis une feuille de papier dont l'enchevêtrement des millions de fibres de cellulose qui me constitue est suffisamment stable. Je suis alors amené aux étendoirs pour sécher aux quatre vents du Livradois.

Feuille souvent de couleur blanche, jamais page blanche, je recueille volontiers les plus belles pages de littérature comme les mots les plus simples. Cette phrase de Maxime Gorki tirée de "Enfance" est particulièrement vraie pour moi : "J'ai l'impression d'avoir été dans mon enfance comme une ruche où des gens divers, simples et obscurs, apportaient, tels des abeilles, le miel de leur expérience et leurs idées sur la vie ; chacun d'eux à sa manière, enrichissait généreusement mon âme. Souvent ce miel était impur et amer, mais qu'importe, toute connaissance est un précieux butin."

A l'ancre de nos maux...

Jean-Claude GUILLEMIN

Lien Internet : <http://www.richarddebas.fr/>

